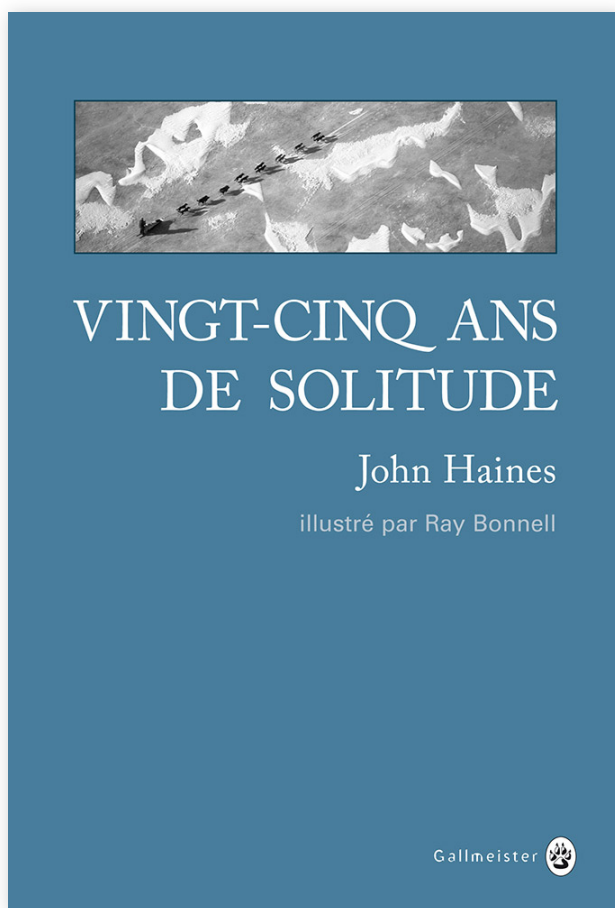


Vingt-cinq ans de solitude

John Haines



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

LiRE:

Février 2006

Ma cabane en Alaska

Grands espaces et nature : deux ouvrages à couper le souffle !

Il fallait un certain courage à un Virginien de 20 ans pour s'installer, juste après la guerre, dans une cabane perdue sur le cercle arctique en Alaska. Il fallait surtout un talent poétique hors du commun pour restituer le quart de siècle de solitude passé là-haut, entre élans et gloutons. John Haines, c'est Jack London au temps de Richard Nixon. Un homme qui pèse chaque mot avec l'économie de celui à qui il ne reste plus qu'une allumette pour allumer le feu de la dernière chance, seul dans la nuit polaire.

Aussi éloigné du prêche écologique que des récits épiques de combat à mains nues avec un grizzly, John Haines restitue son quotidien à Richardson, Alaska. Couper du bois, tracer une piste, piéger une martre, dépecer un élan, faire ses réserves de saumon : très vite, les saisons, la neige, le feu et les étoiles scandent son existence de pionnier moderne. Le temps s'étire, la pensée vagabonde au gré des méandres de la Tanana River et bientôt un panthéisme sauvage l'envahit. « Pendant un long moment, ce fut comme si je faisais partie intégrante de ce paysage avec ses îlots noirs et hirsutes, et ses pâles barres de sable, comme si rien ne me séparait de cette eau cuivrée, luisante, qui serpentait en s'assombrissant, ni de cette contrée lointaine qu'est la nuit. » Et voilà comment on finit par dialoguer, le plus naturellement du monde, avec un

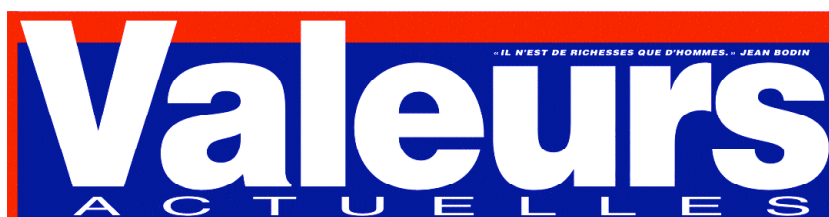
porc-épic... A cette vie réduite à ses besoins les plus élémentaires répond une écriture simple et poétique, qui pourra dérouter les assoiffés d'action. L'immensité neigeuse et solitaire rend en effet dérisoires les névroses de l'Amérique moderne comme les effets de style trop voyants. John Haines ou l'univers vu à travers la fenêtre d'une cabane alaskane.

Vingt-cinq ans de solitude s'inscrit dans la grande tradition américaine du *Nature Writing*. Le récit de John Haines est justement l'occasion de saluer la collection lancée par un nouvel éditeur, Gallmeister, bien décidé à imposer le genre en France. Il publie en même temps *Le gang de la clef à molette*, un hilarant road-movie d'Edward Abbey, l'auteur-culte de *Désert solitaire*, où une bande de foutraques décide de faire sauter barrages, mines et autres symboles du progrès. Dans ce *Délivrance* qui finirait bien, préfacé par Robert Redford, on oscille en permanence entre Thoreau et Hunter S. Thompson. Preuve que *Nature Writing* ne rime pas forcément avec *boring*... Jérôme Dupuis

★★ *Vingt-cinq ans de solitude* (*Twenty-five Years in the Northern Wilderness*) par John Haines, traduit de l'américain par Camille Fort, 240 p., Gallmeister, 22 € ★★ *Le gang de la clef à molette* (*The Monkey Wrench Gang*) par Edward Abbey, traduit de l'américain par Pierre Guillaumin, 496 p., Gallmeister, 24,50 €



PHOTOS: COM COLLECTION CINEMA



3 mars 2006

Vingt-cinq ans de solitude

de John Haines,

traduit par Camille Fort

En 1947, un jeune Américain de moins de 30 ans décide de s'établir dans les solitudes glacées de l'Alaska afin d'y mener l'existence aventureuse et libre des héros de Jack London. L'expérience aurait pu et dû tourner court, face à un environnement impitoyable, où l'individu est confronté chaque jour à sa vulnérabilité et à sa préca-



rité. John Haines devait posséder un caractère bien trempé et un solide équilibre. Car, non seulement il survécut, mais il resta plus

de vingt ans dans le Grand Nord, avant de revenir vers la civilisation sans pour autant rompre les ponts avec sa vie ancienne. Durant ces années l'auteur vécut de son activité de trappeur, posant des pièges au cœur de l'Alaska, à une époque où les animaux à fourrure se faisaient rares et où le commerce des peaux rapportait peu. C'en était donc pas l'esprit de lucre qui le motivait, mais « *ce vieux rêve opiniâtre, nourri de vieux contes, de livres usés, être seul dans la neige, avec (ses) chiens, à tendre (ses) pièges et ses collets (...), la vie à son comble, incertaine et exigeante, mais riche d'imprévus* ». Dans une langue à la fois précise

et lyrique, l'auteur – qui est aujourd'hui l'un des poètes les plus réputés d'Amérique – conte l'apprentissage de la survie en milieu hostile : comment lire une piste animale dans la neige, savoir poser ses pièges aux bons endroits, construire une cabane avec les moyens du bord, tracer un réseau de sentiers dans la forêt, se nourrir du produit de sa chasse et de sa pêche, endurer le froid, le danger, surmonter la peur et la solitude... Au terme de ce beau livre, dans le droit fil du *Walden* d'Henry David Thoreau et de *l'Almanach d'un comté des sables* d'Aldo Leopold, on comprend que l'exploration de ce territoire fut pour John Haines une façon de mesurer ses propres limites, et que cette expérience du *wilderness* fut une aventure intérieure, une quête initiatique.

B. de C.



Août 2006



■ «Vingt-cinq ans de solitude», mémoires du Grand Nord, de John Haines, éd. Gallmeister, 2006. Un recueil de nouvelles écrites par un auteur américain qui, sur un coup

de tête, décida de s'installer dans une cabane en Alaska. Il y resta vingt-sept ans. Dans un style à la fois épuré et foisonnant, au plus près de l'envoûtement de la nature sauvage, retrouvez toute la magie de l'Alaska à travers ces pages lumineuses.



L'ombre de l'ours

TEXTE DE JOHN HAINES - ILLUSTRATIONS DE MARC LACAZE



Ecrivain, John Haines a vécu vingt-cinq ans dans une cabane en forêt. Dans cette nouvelle, il fait d'une rencontre avec un ours une expérience initiatique. Et un hymne à la nature.

O n était au début du mois de juillet. Je me rendais à pied à Cabin Creek, 8 miles de piste en suivant l'écoulement naturel des eaux de Redmond, un court voyage de deux jours. Il s'agissait de barricader notre cabane de chasse pour l'été et de voir si les myrtilles seraient belles en fin de saison. Pour me tenir compagnie, j'avais emmené notre plus jeune chien, une femelle husky prénommée Moppet. Elle avait presque 2 ans, c'était une bête intelligente, vive et paisible. Heureuse d'être du voyage, elle trotait devant moi sur la piste en agitant le panache touffu de sa queue grise et blanche. Je portais mon grand havresac avec une hachette, quelques provisions et un vieux pull pour la soirée. J'avais pris l'un des deux fusils que je possédais, une carabine Mannlicher 8 mm héritée d'un vieil habitant de la région, et qui avait servi dans l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale. Son fût était rayé et son canon usé, mais c'était une arme compacte et légère, facile à porter. (...)

Trois ans plus tôt, vers la fin de l'automne, nous avions campé près de la colline qui surmontait Glacier Creek pendant une chasse à l'élan. Les piquets de notre tente gisaient encore sous les arbres. (...) A présent, je levais les yeux vers le plancher étroit de la cache solidement fixé dans les trois épicéas devant moi. Une demi-douzaine de pièges pendaient d'une pointe enfoncée dans l'un des supports. (...) Je vis que tout était comme je l'avais laissé la dernière fois où j'étais venu ici avec chiens et traîneaux lors des dernières neiges de la saison.

Laissant la cache derrière nous, nous descendîmes vers la rivière. La piste était bordée d'épais buissons d'épinette noire et de fourrés d'aulne. (...) Lorsque je sortis des bois pour gagner la terrasse à découvert qui surplombait la crête, je vis ma chienne assise au bord de la pente raide qui menait au fond de la vallée. (...)

Je la rejoignis, et vis ce qu'elle observait. Plus bas dans la rivière, à moins de 20 yards devant nous, les épaules et le dos d'une grande bête brune dépassaient de l'herbage épais et des massifs de saules encore jonchés de neige. Cela descendait lentement le cours d'eau à l'extrémité d'un îlot qui séparait la rivière en deux bras.

Tout d'abord, je crus que c'était un jeune élan. Mais dans sa taille et sa corpulence, dans la façon qu'il avait de se déplacer, il y avait quelque chose que je n'identifiais pas tout à fait. C'est alors que la tête de cette créature surgit dans mon champ de vision et que je vis onduler les bourrelets bruns de ses épaules au rythme de son pas. C'était un ours, un ours plus gros que tous ceux jamais croisés dans le pays. Il me suffit d'un coup d'œil sur cette grosse tête carrée et cette masse d'épaules pour comprendre que nous étions tombés sur un grizzly. (...)

De l'endroit où je me tenais, je disposais d'un bon angle de tir sur la poitrine ou les épaules de l'ours. J'aurais facilement pu l'abattre. Mais je ne voulais pas laisser un ours mort pourrir dans la rivière, et nous étions trop loin de chez nous pour emporter plus qu'une petite portion de viande. Dans le bref instant où nous restâmes sur place, je passai rapidement mes choix en revue. Impossible de gagner la rivière pour reprendre la piste depuis l'autre rive : l'ours nous coupait la route. Nous pouvions rester où nous étions en le laissant descendre ▶

«Le soleil dans le dos, j'avancais avec mon chien au milieu des rivières et des crêtes.»



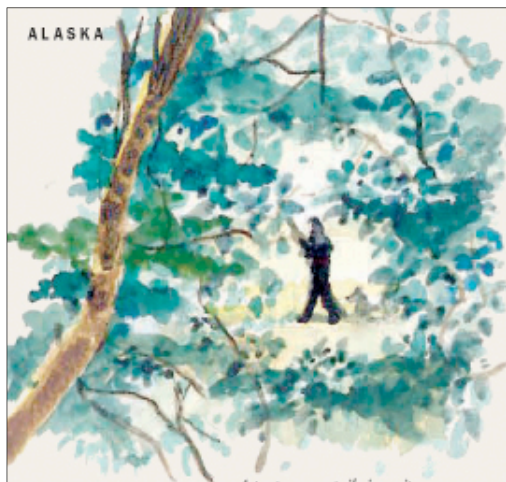


Août 2006



■ «Vingt-cinq ans de solitude», mémoires du Grand Nord, de John Haines, éd. Gallmeister, 2006. Un recueil de nouvelles écrites par un auteur américain qui, sur un coup

de tête, décida de s'installer dans une cabane en Alaska. Il y resta vingt-sept ans. Dans un style à la fois épuré et foisonnant, au plus près de l'envoûtement de la nature sauvage, retrouvez toute la magie de l'Alaska à travers ces pages lumineuses.



«A tout moment, il risquait de nous repérer ou de s'alarmer.»

► le cours d'eau si c'était ce qu'il voulait. Mais Moppet saurait-elle rester calme le temps qu'il faudrait ?

Je songeai à faire demi-tour discrètement pour remonter la rivière jusqu'à ce que je puisse traverser sans inquiéter l'ours. Il faudrait s'y prendre sans tarder et sans faire de bruit. A tout moment l'ours risquait de nous repérer ou de s'alarmer en nous entendant battre en retraite. En cas de danger, il n'y avait pas d'arbre suffisamment haut pour y grimper et je n'avais aucun espoir de battre à la course un ours enragé sur ce terrain humide et spongieux. Mon unique avantage était de me trouver au-dessus de l'ours, qui ne nous avait pas encore découverts.

Mais très vite, il ne me laissa plus le choix. Quelque chose de notre présence invisible sur la rive en amont, un bruit quelconque, la vague impression qu'il n'était pas seul, lui firent apparemment changer d'idée.

Il arrêta de manger. Il releva la tête et reprit sa marche dans l'herbe. Ce faisant, il se dirigea vers nous. Il était maintenant en pleine vue, à moins de cinquante pieds, et la distance entre nous s'amenuisait.

Saisi de peur, je vis le grizzly prendre toujours plus d'ampleur, plus menaçant que tous les ours noirs, tous les élans mâles qui avaient jamais croisé mon chemin. J'étais prêt à tirer, mais dans ces quelques secondes, je me dis que je saurais peut-être effrayer l'ours par un geste ou un cri, si bien qu'il se réfugierait dans les bois. Mon fusil toujours en main, je levai mes bras au-dessus de ma tête. Dans ce qui m'apparut maintenant comme une gesticulation ridicule, j'agitai les bras et me livrai à une petite danse sur la mousse. Je braillai, je glapis, j'espérai. Mais ce vacarme soudain jailli du silence ne fit, semble-t-il, que paniquer l'animal, lequel partit à grandes enjambées... droit sur nous. Déjà il atteignait le bas de la rive, juste au-dessous de nous. Je n'avais plus le choix. J'épaulai mon fusil, visai rapidement le poitrail velu sous la grosse tête, et tirai.

Au son du coup, l'ours s'arrêta brusquement quelques pieds plus bas. Sous nos yeux, il se dressa sur ses pattes arrière de toute sa hauteur. Dans un chaos d'images, je vis son corps trapu, son plastron de fourrure pâle, ses pattes de devant levées en un geste de défense. Je vis le mufle épaté et les mâchoires soudain grand ouvertes. L'ours poussa un grognement puissant, pencha la tête de côté et chercha à se mordre la poitrine. J'étais prêt à tirer de nouveau, et à ce moment j'aurais pu lui décocher une balle tout droit dans son cou épais ou le haut de sa poitrine. Mais pour une raison ou une autre, dans ces secondes tendues, je suspendis de nouveau mon tir.

L'ours se laissa retomber au sol. Il nous tourna le dos et retransversa à grands bonds l'herbe et les buissons, faisant voler les feuilles et jaillir l'eau. Je le vis escalader la berge de l'autre côté de la rivière et disparaître. Un fracas pesant au loin, dans les aulnes desséchés, et tout redevint silencieux. Je demeurai au sommet de la rive, mon fusil à mi-épaule, tendant l'oreille. Plus que tout autre son dans ce brusque silence, j'étais conscient de mon cœur qui battait la chamade au-dessus du gazouillis de la rivière. J'entendis un gémissement sourd et jetai un coup d'œil au sol. (...) Je m'éloignai de la piste en remontant le cours d'eau sur quelques yards pour gagner un gros épicéa aux branches tordues. Il était pour le moins aussi haut que les arbres du voisinage, et je ressentis un soulagement confus à l'idée de sa proximité. J'ôtai mon sac et le posai sur le sol à côté de moi. Je calai mon fusil contre le tronc tandis que je fouillais ma poche de chemise pour sortir tabac et papier à cigarettes. (...)

Tout s'était passé si vite. Il s'était peut-être écoulé trois minutes depuis que j'avais vu l'ours. A présent que je pouvais me permettre de réfléchir un peu, je comprenais que j'avais eu une chance inouïe. Si l'ours ne s'était pas arrêté, peut-être un second coup de fusil aurait-il pu en venir à bout, sinon, je n'aurais eu aucune chance de m'en sortir sans être, au mieux, grièvement blessé.

Confusément, dans ce mélange de nervosité et d'indécision, je sus que je n'allais pas tourner les talons pour fuir. Le sentiment obstiné d'être ici de mon plein droit, une trace obscure d'orgueil me poussaient à défendre mon territoire, à faire feu,

«L'ours rôdait dans les parages, robuste et bien vivant. Etait-il dangereux?»

puis à repousser de mon mieux l'ours blessé en me servant de mon fusil comme d'une massue. Si cela devait arriver, je risquais surtout de me faire tuer, ou si méchamment estropier que je ne pourrais jamais revenir chez moi par mes propres moyens, et il n'y avait personne dans les parages pour me venir en aide. Des jours pourraient passer avant que quelqu'un ne se mette à ma recherche.

Je restai là à fumer, retrouvant peu à peu mon calme intérieur. Plus un son ne me parvenait des bois qui s'élevaient de l'autre côté de la rivière. Pas le moindre mouvement dans les buissons qui poussaient sur la berge, plus rien dans l'herbe au-dessous de moi. (...) Rien. ►



Août 2006



■ «Vingt-cinq ans de solitude», mémoires du Grand Nord, de John Haines, éd. Gallmeister, 2006. Un recueil de nouvelles écrites par un auteur américain qui, sur un coup

de tête, décida de s'installer dans une cabane en Alaska. Il y resta vingt-sept ans. Dans un style à la fois épuré et foisonnant, au plus près de l'envoûtement de la nature sauvage, retrouvez toute la magie de l'Alaska à travers ces pages lumineuses.



ALASKA

► Je ne savais pas si cet ours était grièvement blessé. Peut-être était-il étendu mort là-bas. Peut-être n'était-il que blessé, gisant dans la broussaille près de la piste, rassemblant ses forces, guettant mon passage. (...)

Au bas de la vallée, je trouvai facilement l'endroit où l'ours s'était dressé après que je lui eus tiré dessus. Ses grosses empreintes s'imprimaient en profondeur dans le sable humide, et les ongles longs, les marques des coussinets laissaient des traces nettes au bord du petit cours d'eau.

Lentement, calmement, je commençai à retracer le chemin de l'ours à travers la végétation. M'arrêtant souvent pour fouiller du regard l'herbe et les buissons, je suivis tant bien que mal les traces de pattes dans le sable et la terre boueuse. Lorsque je ne trouvais pas de traces, je m'orientais au vu des herbes piétinées dans le sillon profond causé par le passage de l'ours. Mais je ne trouvais aucun signe de sang. (...)

Nous poursuivîmes notre chemin, longeant la piste qui suivait un étroit ruisseau qui se coulait docilement dans le tracé de la vallée. Pour le traverser, j'avais construit un pont de fortune en rondins d'épicéa. De l'autre côté, la piste suivait la rivière en amont, traversant un marécage, en direction de Cabin Creek. (...) J'hésitai. Rien de ce que j'avais vu jusqu'ici ne me donnait à penser que j'avais blessé cet ours, mais je n'étais toujours pas satisfait. Je suivis un moment cette ancienne piste avant d'inspecter prudemment les bois en aval dans lesquels l'ours s'était enfoncé. Malgré ce silence presque inquiétant, j'avais l'impression que quelque part dans cet enchevêtrement obscur d'aulnes, de saules et de bouleaux nains, l'ours devait être tapi, allongé, à épier tous nos gestes. (...)

Après une vingtaine de minutes de fouille consciencieuse des environs, je regagnai la piste. Devant l'absence de sang et d'autres indices, j'étais maintenant d'avis que l'ours n'avait pas été gravement atteint. Je décidai de cesser là mes recherches.

Moppet me suivit tandis que je poursuivais à travers le marais, toujours plus haut, vers le col qui séparait Glacier de Cabin Creek. (...)

Il me semblait à présent que j'avais simplement égratigné l'ours au bas de la poitrine. J'avais tiré de haut sur une cible mouvante, en visant bas. Il était évident que j'avais tiré trop bas et que l'ours n'avait tout au plus ressenti qu'une vilaine piqure due à la cartouche de deux cent trente grains que j'utilisais. S'il avait été touché de plein fouet, j'aurais forcément trouvé des traces de sang et il y aurait à présent un ours mort ou mourant dans les bois. (...)

*«Il n'avait pas
fui bien loin et devait
vouloir maintenant
prendre sa revanche.»*



«J'étais prêt à tirer
ou à me servir,
au besoin, de mon
arme comme
d'une massue»



Le matin suivant, je barricadai soigneusement la cabane pour le reste de l'été. Je calai une grosse planche contre la porte et fermai les volets pesants avant de les clouer aux fenêtres. Vers la fin de la matinée, Moppet et moi prîmes le chemin du retour.

Tandis que nous descendions à travers le marais près de Glacier, Moppet revint de nouveau vers moi et refusa de marcher la première. Je continuai à pas feutrés, après avoir ôté le cran de sûreté de la carabine. De nouveau, je scrutai les buissons et tendis l'oreille de part et d'autre de la piste, guettant le moindre son. (...)

Nous traversâmes la rivière à contre-courant, en repoussant les herbes aquatiques et, une fois de l'autre côté, gravîmes à nouveau la berge. Lorsque nous parvîmes au sommet, je baissai les yeux. Là, au beau milieu de la piste, presque à l'endroit où je m'étais tenu la veille avant de tirer sur l'ours, il y avait un amas frais d'excréments. Juste à côté, je reconnus ma cartouche. L'ours était encore dans les parages, robuste et bien vivant. Dangereux ? (...)

L'ours n'avait sans doute pas fui bien loin la veille, il avait trouvé un endroit où s'allonger pour lécher sa blessure, sans savoir d'où lui venait cette brusque douleur.

Il nous avait entendus passer sur la piste, traverser les broussailles, il avait suivi ma fouille dans ses moindres détails. Longtemps après peut-être, il était sorti de sa cachette, sorti des fraîches ombres du soir, et il avait repris la piste. Il s'était tenu là où nous étions maintenant, courbant sa grosse tête velue, reniflant la mousse, la terre noire et humide, cherchant à situer dans sa perception confuse des choses une identité qu'il garderait en lui pour le restant de ses jours. (...)

Si l'ours était encore tapi dans ces fourrés drus et verts, à calmer sa rage avec sa blessure, à guetter sa revanche, il avait sa chance.

Mais rien ne sortit des bois, rien de vengeur et d'ensanglanté qui vienne à notre rencontre tandis que nous reprenions la piste. (...) ■

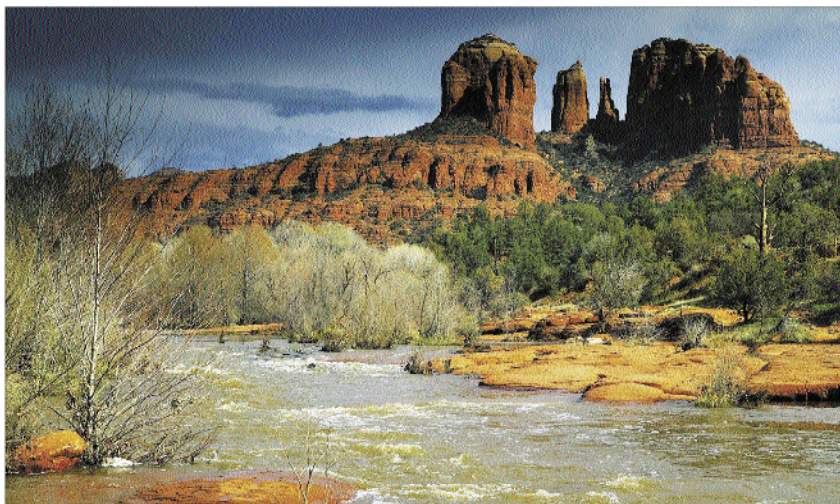
Extraits d'une nouvelle de John Haines, publiée dans le recueil «Vingt-cinq ans de solitude», traduction de Camille Fort, Editions Gallmeister.

La maison des écrivains de nature

Une nouvelle maison d'édition se consacre entièrement au « nature writing », la littérature de nature, tenu pour un genre à part entière aux Etats-Unis. Découverte.

Mon premier est un pêcheur à la mouche passionné. Mon deuxième est un lecteur infatigable d'auteurs anglo-saxons. Mon troisième est un jeune éditeur engagé. Et mon tout s'appelle Oliver Gallmeister, fondateur d'une maison d'édition exclusivement consacrée au « nature writing ». Traduisez « écrivains de nature », pour désigner ce qui en Amérique est un genre littéraire à part entière. « En France, lorsque l'on parle de livres de nature, on se balade entre l'écologie, le jardinage, les manuels pratiques, voire les récits d'aventuriers. Moi, j'ai envie d'imposer la cohérence et la puissance d'un genre qui, dans sa grande diversité, est parcouru par un fil rouge », explique Olivier Gallmeister. Ce fil rouge prend la forme d'une question magnifique : quelle est la place de l'homme dans la nature ?

Avec ses trois premiers titres, nous voilà plongés dans des univers franchement opposés mais en même temps superbement unis. Le premier, *Le Gang de la clef à molette*, d'Edward Abbey, roman culte des écologistes militants, met en scène quatre personnages ulcérés par la dévastation des déserts du



Quand les paysages, ici le Red Rock State Park dans l'Arizona (Etats-Unis), inspirent humilité et poésie.

Extrait

« O Dieu très cher et très vieux, tu sais comme moi à quoi ce coin ressemblait avant que ces salauds de Washington soient intervenus pour tout ruiner [...] Ecoute, tu m'écoutes au moins ? Il y a quelque chose que tu peux faire pour moi, mon Dieu. Que dirais-tu d'une petite entaille, style tremblement de terre, juste au-dessous du barrage ? Quand tu voudras. Tout de suite, par exemple, me semblerait parfait. »
Le Gang de la clef à molette, Edward Abbey.

Grand Ouest qui partent saboter ponts, barages, mines. Conte jouissif marqué d'accents tragi-comiques, il est porté par l'amour de la nature et le souffle d'un auteur qui marche sur les pas d'une certaine tradition américaine de désobéissance civile.

Le deuxième, *Vingt-Cinq Ans de solitude*, de John Haines, évoque la vie de l'auteur dans l'isolement de l'Alaska des trappeurs. Le quotidien et sa lente répétition – poser des pièges, les relever, dépecer des animaux, se protéger du froid – ainsi que les émotions fondatrices comme la peur ou l'humilité face aux éléments sont sublimés par une narration dépouillée, lumineuse et poétique.

Le troisième, enfin, *Petit Traité de philosophie naturelle*, de Kathleen Dean Moore, est l'œuvre d'une philosophe et naturaliste qui, tirant prétexte de ses observations, se livre à des questionnements universels comme la difficulté de voir grandir ses enfants ou celle d'affronter la solitude

ou la mort. Sur fond de plages qu'on explore et de forêts qu'on détruit, l'auteur nous ramène au fil rouge du début : « *Comment renouer avec la nature un lien qui éveille en nous un sentiment intense de vie et de sécurité... ?* »

ANDREINA DE BEI



Le Gang de la clef à molette

Edward Abbey, Gallmeister, 496 p., 24,50 €

Vingt-Cinq Ans de solitude

John Haines, Gallmeister, 240 p., 22 €

Petit Traité de philosophie naturelle

Kathleen Dean Moore, Gallmeister, 192 p., 18 €